

Eleanor Derry

présente

Le silence, la subversion, et la femme : la violence littéraire de Marie Vieux-Chauvet dans
Amour, Colère et Folie

Un mémoire

Présenté sous la direction de Prof. Michael O'Riley

Au Département de Français et d'Italien

Colorado College

mai 2023

« Tu m'as appris la passion, la joie de vivre. Sans toi, je serais l'ombre d'une vie qui s'excuse de vivre... Femme, je t'aime. »

Calixthe Beyala

Haïti possède une grande tradition littéraire, et surtout une tradition littéraire féminine qui traite des sujets sociaux et politiques, et cherche à bouleverser les structures du pouvoir qui renforcent l'inégalité et l'oppression. L'histoire de l'Occupation Américaine et le régime du dictateur François Duvalier dans le pays ont créé un genre de lit qui examine la violence à plusieurs niveaux. En même temps, on voit l'émergence des écrivaines haïtiennes, qui saisissent l'opportunité de parler des problèmes féminins, et de la manière dont la violence affecte les femmes spécifiquement. Une des premières écrivaines haïtiennes de cette époque était Marie Vieux-Chauvet (1916-1973), qui a écrit cinq romans en plus des nombreuses pièces et nouvelles au sujet de l'ethnicité, du genre, de la classe sociale, de la famille, et leurs interactions avec la politique et la société de l'époque (Rinne et Vitiello 37). Vieux-Chauvet est issue de la classe bourgeoise, mais après l'ascension de François Duvalier, elle a été forcée de fuir Haïti pour New York, à cause de la publication de son roman, *Amour, Colère et Folie*, qui critique ouvertement la dictature.

Haïti a eu une histoire longue et compliquée. La France a contrôlé l'île de Saint-Domingue et a établi l'esclavage avec des gens ammenés de l'Afrique de l'Ouest, et la colonie a devenu la plus rentable du monde à l'époque, à cause des plantations de la canne à sucre (Dubois 19). La combinaison des cultures à cause de l'esclavage a créé une langue commune, le Créole haïtien, et le vodou (Hurbon 59). En 1791, une révolte des gens en esclavage a commencé la Révolution Haïtienne, et on a vu l'emergence militaire des chefs d'Haïti comme Toussaint Louverture, Jean-Jacques Dessalines, et Henri Christophe, qui sont devenus les premiers chefs politiques dans les années après la fin de la Révolution (Dubois 25). La Révolution Haïtienne a fini en 1804 avec l'indépendance, en fondant la première république noire dans les Amériques (Hurbon 56). Toussaint Louverture, le général de l'armée haïtienne, est

devenu le premier chef de la république, et s'est déclaré le gouverneur général à vie. Ce choix n'a pas permis le passage de pouvoir démocratique, et a créé un précédent pour une transition politique instable.

Les effets du colonialisme et le racisme des grands pouvoirs politiques occidentaux ont contribué à l'instabilité politique après l'indépendance. Après la Révolution, les pays occidentaux ont refusé de reconnaître officiellement l'indépendance d'Haïti. En échange de la reconnaissance politique, la France a forcé le nouveau pays d'Haïti de payer 150 millions francs pour compenser les anciens propriétaires des plantations français (Hurbon 62). Cet acte a causé une dette à Haïti, ce qui a empêché l'économie de grandir et de devenir stable. De 1915 à 1934, les États-Unis ont envahi Haïti pour exploiter les ressources de l'île (en particulier le sucre, le café, et le bois) et contrôler la politique des Antilles. L'Occupation a déstabilisé l'économie haïtienne, et l'armée américaine a perpétré plusieurs violations des droits de l'homme contre les haïtiens, et censuré les écrivains qui ont essayé de les critiquer (Dubois 237). De plus, le système de Jim Crow que les américains ont apporté à Haïti a renforcé une inégalité des classes socio-économiques où les gens noirs étaient en bas et les gens métis étaient dans la classe bourgeoise (Chancy 48).

Les répercussions de l'Occupation sur l'économie et la politique ont permis l'accession de François Duvalier, et le commencement d'une dictature répressive qui a duré de 1957 à 1986 avec le régime de son fils, Jean-Claude Duvalier. Duvalier a gagné le vote populaire avec un programme nationaliste noir et sa réputation comme médecin qui a guéri des maladies dans la campagne haïtienne. Après son élection il s'est déclaré président à vie, et il a commencé un règne de terreur avec l'établissement de sa police secrète qui s'appelait les Tontons Macoutes. L'époque du Duvaliérisme en Haïti a vu la violence sans discrimination, le génocide, et

l'assassinat des critiques du gouvernement. Cette violence a forcé l'exil pour des écrivain·es comme Marie Vieux-Chauvet afin d'échapper à l'emprisonnement ou la mort à cause de leurs écritures qui ont critiqué le dictateur. Cette époque a vu l'augmentation de la diaspora haïtienne, et l'émergence d'un genre de la littérature qui critique subtilement l'état (Charles 387), ce dont *Amour, Colère et Folie* est un exemple.

Marie Vieux-Chauvet est née à Port-au-Prince en 1916, dans une famille bourgeoise. Le statut privilégié de sa famille lui a permis d'accéder à l'éducation, et de devenir écrivaine. Elle a vécu personnellement l'Occupation Américaine, l'instabilité politique après, et le régime de Duvalier. Particulièrement, elle a vécu la persécution des intellectuel·les par les américains et Duvalier et l'émergence des femmes haïtiennes comme citoyennes politiques mais aussi victimes de la violence sponsorisée par l'État (Charles 387). Elle a écrit sur les problèmes politiques et sociaux, mais surtout elle s'est concentrée sur le rôle de la femme dans la société haïtienne, et l'expérience féminine dans le domaine politique. Malgré les risques de persécution, elle a rejoint un groupe d'écrivain·es et de poètes durant la dictature, mais elle a été obligée de fuir Haïti après la publication de son quatrième roman, *Amour, Colère et Folie* en 1968. Elle est restée aux États-Unis jusqu'à sa mort en 1973 (Scharfman 230).

Divisé en trois parties, *Amour, Colère et Folie* montre plusieurs manières dont les femmes et la violence interagissent, et les répercussions personnelles de cette violence. La première histoire, *Amour*, raconte la vie d'une fille aînée, Claire, et ses deux sœurs au début du régime de François Duvalier. *Colère* se concentre sur l'exploitation de Rose Normil qui couche avec un Tonton Macoute pour sauver la terre de sa famille des Tontons Macoutes. La troisième partie, *Folie*, montre un groupe de poètes piégés dans une cabane par les « diables » qui symbolisent aussi les Tontons Macoutes. En lisant l'œuvre fondatrice de Vieux-Chauvet, il devient clair que

les femmes haïtiennes ont une tradition littéraire distincte, qu'il faut lire comme une littérature de révolution (Chancy 6). Vieux-Chauvet montre les femmes comme des actrices politiques qui participent activement et sont assez affectées par les multiples formes de violence de l'État. De plus, elle utilise le silence et l'imaginaire mais pas pour réprimer la voix féminine, mais plutôt pour commencer une forme de discours subversif du récit accepté du rôle de la violence et la femme dans le discours littéraire hégémonique. Vieux-Chauvet démantèle l'idée que les femmes qu'elle écrit sont entachées intrinsèquement par la violence qui existe dans leurs vies. Elle montre la complexité de leur position dans un monde violent — elles deviennent des victimes, des coupables, et des témoins, mais surtout et toujours des actrices.

La violence perpétrée par les personnages masculins contre les femmes est le premier niveau où la violence fonctionne dans le roman. Vieux-Chauvet souligne le rôle de la violence comme un outil du patriarcat pour contrôler et marginaliser les femmes. Le système et les hommes dans le système utilisent la violence pour maintenir le patriarcat et continuer l'oppression. Il est établi que la masculinité dans *Amour, Colère et Folie* se manifeste par la violence, et elle est inhérente aux structures de pouvoir. La théoricienne Helen Lee-Keller explique que, « male characters inflict violence on women in order to illustrate that patriarchal violence is not limited to a few aberrant men. Rather, masculinity is demonstrated—across national, racial, and cultural lines—through violence, » (Lee-Keller 1302). La violence est fondamentalement liée au pouvoir, alors elle devient l'outil pour maintenir le système. Presque tous les hommes du roman infligent des formes de violence contre des femmes, indépendamment de leur relation avec les personnages féminins qu'ils blessent. Vieux-Chauvet montre la manière dont la violence fonctionne sur multiples niveaux, et on voit la violence de l'état et les systèmes

hégémoniques réfléchis dans les individus. En même temps, elle souligne l'intersection de multiples formes d'oppression qui créent la violence.

L'académicienne Carolle Charles affirme que le dictature de Duvalier a transformé le rôle de la femme haïtienne dans l'espace politique. Elle est devenue une citoyenne politique, mais afin de commettre des atrocités contre les femmes pour contrôler plus la population (Charles 387). Vieux-Chauvet critique la manière dont le corps féminin est utilisé comme le site de la lutte et le pouvoir, et par conséquent, la violence (Walcott-Hackshaw 47). Elle montre cette tendance dans chaque partie du roman, avec Dora Soubiran, Jane Bavière, et Claire dans *Amour*, Rose dans *Colère*, et Cécile dans *Folie*.

Vieux-Chauvet ne cache pas la sévérité de la violence auquel les femmes font face dans le roman, elle montre la peine et le mal qu'elles ressentent. Cependant, elle examine davantage les effets de la violence sur ses personnages féminins; l'histoire du roman n'abandonne pas les victimes de la violence. Cette idée est plus évidente dans *Colère*, et le personnage de Rose Normil. Cette partie du roman parle de l'abus de pouvoir dans le régime de Duvalier et l'utilisation de la terreur pour contrôler la population. Le gouvernement décide de prendre le terrain de la famille Normil, et il n'y a rien qu'elle peut faire pour l'arrêter (Vieux-Chauvet 225). Les hommes de la maison, le père, le grand-père, et les frères veulent répondre à cette attaque sur leur famille et leur terre, mais il n'y a rien qu'ils peuvent faire. Enfin, Rose commence à coucher avec un Tonton Macoute, qu'elle appelle le gorille, en échange du terrain de sa famille.

Marie Vieux-Chauvet examine la trajectoire du corps féminin durant l'Occupation et le régime de Duvalier en devenant une représentation du corps politique, et la manière dont l'État promulguait la violence contre le corps féminin spécifiquement pour inspirer la terreur à la population. Le théoricien postcolonial Frantz Fanon dit dans son livre, *Les damnés de la terre*,

que la violence de la colonisation crée la violence que l'ancien colonisé perpétue contre les autres colonisés (Fanon 51). En Haïti, on peut voir l'ascension de François Duvalier et l'oppression de la population comme une réaction à la violence de l'Occupation. La dualité entre le colonisateur et le colonisé ce que Fanon présente n'inclure pas toutes les relations qui existent en *Amour, Colère et Folie*, mais on peut comprendre sa théorie dans son contexte comme un contemporain de Vieux-Chauvet, et on voit ses idées dans plusieurs moments dans la lutte entre les personnages principaux et le gouvernement fictionnalisé dans le texte.

Fanon insinue que dans l'effort de décolonisation, les femmes sont réduites à leur corps où le colonisateur peut perpétuer des atrocités (Fanon 254), ou des corps où l'ancien colonisé peut se venger (Fanon 39), alors on peut comprendre les conditions violentes et contradictoires que les personnages féminins de Marie Vieux-Chauvet vivent comme des conséquences logiques du colonialisme (Lee-Keller 1297). Il est vrai que la masculinité est inextricablement liée à la violence dans le système patriarcal qui gouverne la société, mais Vieux-Chauvet développe plus profondément la signification de la violence à l'encontre des personnages féminins. Il y a plusieurs exemples de la violence qui soutient le patriarcat et le régime Duvaliériste dans chaque partie du roman; Calédu et le père de Claire dans *Amour*, le gorille et Paul dans *Colère*, et les diables dans *Folie*. Elle montre la violence promulguée par l'État et le patriarcat qui renforce la marginalisation et l'oppression des femmes haïtiennes, de plus elle souligne l'effet de cette violence sur les femmes, et comment elles réagissent et continuent de vivre dans un système conçu pour les opprimer. Vieux-Chauvet développe un espace complexe dans l'imaginaire pour montrer les façons dont les personnages féminins résistent.

On voit cette représentation avec le personnage de Calédu dans *Amour*, le commandant qui représente Duvalier et terrorise la petite ville, ce que Vieux-Chauvet utilise pour critiquer les

préjugés de la classe installés par les colonisateurs, et aussi pour montrer l'effet circulaire de la violence de la colonisation, qui se manifestait avec la violence genrée. Dans le texte, on comprend que Calédu déteste les femmes bourgeoises, à cause du colorisme de l'Occupation; « tout simplement que notre commandant a dû être souvent humilié par nos belles bourgeoises et qu'il se venge d'elles à sa manière, » (Vieux-Chauvet 167-168). Dans les années passées, Calédu avait été traité comme citoyen de seconde classe à cause de la couleur de sa peau. Avec son nouveau pouvoir donné par Duvalier, il se venge sur les femmes bourgeoises, et il utilise leurs corps comme des boucs émissaires pour terroriser la ville et assurer que l'ordre soit maintenu.

Calédu utilise les corps de Dora Soubiran et Jane Bavière pour inspirer la peur dans la population, et donc la contrôler (Vieux-Chauvet 50). Ses crimes supposés ne sont pas spécifiés, parce qu'il n'est pas important si elles ont fait quelque chose contre le gouvernement en réalité. Il attaque spécifiquement des femmes non mariées (et dans le cas de Jane, une réprouvée de sa classe sociale à cause de son fils né hors mariage) parce qu'elles occupent un espace dans la société sans la protection du système patriarcal et elles ont perdu la protection de sa classe socio-économique après la fin de l'Occupation Américaine. Calédu démontre que les femmes n'existent encore dans la sécurité d'être les personnes innocentes dans l'espace politique, même si elles ne sont pas permises de participer dans la politique. Le milieu de terreur que Calédu crée s'efforce d'isoler et de restreindre la communauté. La violence sans discrimination, perpétrée par l'État, essaie de terroriser les peuples assez alors qu'ils ne résistent pas à l'oppression.

Le corps de Claire devient un site de conflit encore plus que Dora et Jane. Durant *Amour*, elle cherche l'épanouissement dans sa vie, mais, « Claire's body becomes the locus where all of the conflicts of the novel—psychic, social, racial, erotic, even, eventually, political—wage their wars, » (Scharfmann 237). Même à l'âge adulte, elle est tourmentée par l'abus de son père dont

elle se rappelle de son enfance (Vieux-Chauvet 129). Il était déçu parce que Claire n'était pas le fils qu'il a désiré, et il projetait ses frustrations avec la perte de son pouvoir politique et les changements sociaux à cause de l'Occupation Américaine et ses répercussions. La violence de sa jeunesse lui inspire la peur et la soumission qui l'empêche de se réaliser durant la majorité du roman. Son corps est utilisé comme un espace où les personnages masculins et les pouvoirs patriarcaux peuvent promulguer la violence, mais le parcours de Claire dans le roman récupère l'espace de son corps, et ce faisant elle trouve la capacité d'agir.

Les circonstances de Claire lui mènent à la violence comme une réponse de l'oppression. Elle est toujours tourmentée par son incapacité d'agir et sa peur de Calédu; « Encore une nuit d'insomnie à cause de Calédu. Je m'en veux d'avoir tremblé devant lui. Je regrette d'être obligée d'endiguer ma haine pour essayer de déchiffrer l'angoissante expression de son visage. J'ai pu non sans effort le chasser de ma pensée, » (Vieux-Chauvet 118). Il occupe le seul espace privé que Claire possède, et il l'empêche de dormir donc elle n'a plus l'espace pour s'exprimer tout seul. Tous les aspects de sa vie sont détruits par Calédu, alors qu'elle ne peut pas continuer à vivre avec lui dans sa vie.

Le récit de *Colère* critique la prise de terrain qui s'est passée durant le régime de Duvalier. La famille Normil représente les haïtiens en général et la manière dont Duvalier et les Tontons Macoutes ont utilisé la terreur pour contrôler la population (Walcott-Hackshaw 43). Souvent dans la littérature haïtienne, la femme est liée à la nature, ou la nature est décrite comme une femme (Walcott-Hackshaw 46). Au début, elle est décrite comme cela : « Sa peau foncée avait par endroits des reflets dorés, surtout aux joues, » (Vieux-Chauvet 229). Plus tard, quand les Tonton Macoutes sont en train de construire un mur autour de la maison Normil, on voit, « Un oiseau au plumage doré traversa le ciel comme un éclair, puis se posa sur la branche d'un

chêne en modulant un chant suave. L'un des hommes porta la main à son arme et l'abattit, » (Vieux-Chauvet 235). L'auteur compare directement Rose et l'oiseau doré, alors il est indiqué qu'elle va mourir. Vieux-Chauvet montre que Rose est assez insignifiante aux Tontons Macoutes comme le petit oiseau, et la violence contre elle ne signifie plus que l'amusement à l'État.

En effet, le traitement de Rose comme la terre cause aux personnages masculins de la voir comme un objet, pas une personne. Quand Louis et Rose vont voir un avocat pour discuter de leurs droits de territoire, l'avocat et un Tonton Macoute décident que Rose fera partie de la décision. Ce Tonton Macoutes, le gorille, dit, « Dites-le-lui et posez carrément les conditions. Elle n'est pas mal. Comme vous le savez, je suis assez difficile et il m'arrive d'être déçu. Je ne veux pas perdre à l'affaire, » (Vieux-Chauvet 263). Vieux-Chauvet fait cette comparaison entre Rose et la terre de sa famille — Rose est traitée comme un objet consommable; son père échange le corps de sa fille contre son territoire. Le gorille parle d'elle comme si elle ne pouvait pas l'entendre, comme si elle était moins qu'un être-humain.

Dans le personnage de Rose, Vieux-Chauvet subvertit l'outil littéraire qui compare la femme et la nature. Le nom Rose et la description de sa beauté indiquent cette connexion. Avec la prise de la terre et le viol de Rose, elle perd le lien à la nature, et sa famille le remarque, même son petit frère Claude : « J'ai voulu embrasser Claude et il m'a dit: « Non, ne t'approche pas, tu ne sens plus comme les fleurs. » Je me suis parfumée en vain. Comment a-t-il pu comprendre? Autrefois, il m'aimait. Il me caressait les cheveux, les dénouait et plongeait son visage dans leur masse en me disant: « Ils sentent la fleur de chêne mouillée, »» (Vieux-Chauvet 328). Vieux-Chauvet symbolise l'effet physique et mental de la violence sexuelle avec la mort d'une fleur, comme la fleur se fane lentement et perd son odeur, Rose commence à mourir, et elle perd

sa perception d'elle-même. En traitant Rose comme la terre ou la nature, Vieux-Chauvet critique la volonté de la société de détruire une femme pour une autre cause.

Vieux-Chauvet n'épargne pas au lecteur les détails du viol que Rose subit, même si elle ne dit pas directement que Rose est violée. Particulièrement pour l'époque, les descriptions graphiques du viol étaient polémiques dans une tradition de silence autour de sexe et la violence sexuelle, mais Vieux-Chauvet perturbe délibérément cette culture du silence (Jean-Charles 5). Vieux-Chauvet utilise la langue viscérale et violente, et elle écrit de la perspective de Rose, qui décrit; « Il s'enfonça en moi d'un seul coup terrible, brutal et, aussitôt, il râla de plaisir. Je mordis mon poing, de souffrance et de dégoût, » (Vieux-Chauvet 325). Vieux-Chauvet met le lecteur dans la gêne pour souligner la peine et le traumatisme que Rose ressent. Rose accepte extérieurement l'accord avec le gorille, mais la décision est poussée par la terreur et le besoin de protéger sa famille. Vieux-Chauvet ne permet pas au lecteur de penser que cet acte est consenti, ou d'ignorer la souffrance de Rose.

Vieux-Chauvet n'utilise pas le viol de Rose pour faire avancer l'histoire; elle rejette le trope de la martyre et l'idée que la récompense mérite le sacrifice d'une jeune femme. Elle écrit ce chapitre de la perspective de Rose, alors elle lui permet de raconter son traumatisme elle-même, et elle lui donne la capacité de contrôler l'effet de sa souffrance. Elle prolonge les scènes du viol, qui souligne l'expérience de la victime. Rose représente une métaphore mitigée; d'un côté, son corps devient le site où le conflit du texte se déroule (Walcott-Hackshaw 47), mais de l'autre Vieux-Chauvet inverse le discours dominant basé sur le fait que la femme doit souffrir et puis disparaître pour servir un but plus grand. Elle déclare la métaphore de la martyre directement; le gorille appelle Rose une sainte, elle est toujours située dans la position d'une croix (Vieux-Chauvet 326). Exactement comme une martyre, Rose meurt à la fin, mais

Vieux-Chauvet ne satisfait pas la métaphore là. La figure littéraire de Rose n'existe pas pour mourir et sauver les hommes, qui peuvent continuer ensuite avec leurs vies sans elle.

Vieux-Chauvet commande aux lecteurs de considérer si la politique, l'histoire, et l'orgueil masculin méritent la mort d'une jeune fille, qui ne contrôle pas les pouvoirs qui causent ce mal. De plus, elle représente cette violence comme insensée et elle réfute l'idée que cette forme de violence hégémonique a une raison.

La troisième nouvelle du roman, *Folie*, est la seule partie sans un personnage principal féminin. L'histoire est de la perspective d'un poète pauvre, René, qui est amoureux de sa voisine riche, Cécile. Le commandant de la ville arrête René, ses amis, Cécile, et sa femme de ménage parce qu'il pense que les poètes conspirent contre l'État. Les femmes sont arrêtées parce qu'elles seraient les témoins de la conjuration. Cécile est arrêtée pour seulement parler: « CÉCILE. C'est ma bonne, commandant, et je réponds d'elle. UN DE LA PATROUILLE. Qu'on l'arrête aussi, » (Vieux-Chauvet 461). Encore une fois, Vieux-Chauvet critique directement la corruption et la violence sans discrimination de Duvalier. Elle souligne qu'elles deviennent des victimes pour aucune raison, sauf parce qu'elles n'ont pas la protection du patriarcat.

Même les personnages masculins qui sont censés protéger les femmes dans leurs vies cause le mal. Paul est le frère de Rose, et il veut surtout la protéger de devenir impure. Cependant, il ne peut pas l'aider alors il la blesse. Il ne peut pas sauver la terre de sa famille comme Rose, et on voit la fragilité de sa masculinité quand il ne peut pas changer les circonstances. Il s'occupe de la sécurité et de la pureté de sa sœur, mais quand il perd le contrôle de ses choses, il se lui en prend. À ce stade de l'histoire, Rose a besoin de l'aide de quelqu'un qui comprend pourquoi elle permet au gorille de se violer chaque jour pendant un mois, et elle le fait alors que Paul peut quitter Haïti et étudier quelque part en sécurité. Paul voit que Rose

souffre de la violence d'un autre homme, mais, « Chauvet suggests that masculinity, being shaped through violence, therefore knows no alternative but to engender violence, » (Lee-Keller 1303). Alors, Paul ne peut pas trouver l'empathie pour sa sœur et plutôt il lui cause plus de dommage. Il n'est pas possible pour Rose de combattre la violence toute seule, et Vieux-Chauvet critique la violence masculine internalisée qui empire les effets de la violence à l'extérieur.

Louis Normil condamne sa fille accidentellement quand il assassine le gorille. Il pense finalement qu'il protège Rose, mais il est trop tard; elle ne peut pas continuer à survivre après la mort du gorille, quand sa tâche est finie. Pendant le mois qu'elle passe avec lui, Rose commence à questionner si elle est punie pour payer pour les péchés de sa famille et de ses ancêtres. (Vieux-Chauvet 333). Vieux-Chauvet critique le cycle de la violence; elle souligne que Rose subit les conséquences pour des choses qu'elle ne contrôle pas. La mort du gorille ne peut pas effacer l'expérience de Rose et la violence qu'ils lui ont soumise. Louis Normil pense qu'il venge sa fille, mais en réalité il essaie de se venger; il traite le viol de Rose comme une attaque sur sa masculinité et sa capacité de protéger sa famille. Vieux-Chauvet montre comment la violence est liée à la masculinité, et la perpétuation de cette violence masculine n'aide pas à guérir Rose, parce qu'il n'y a pas une manière pour elle de reprendre le contrôle de sa situation; son père décide pour elle. Elle contraste ce moment avec la fin d'*Amour*, quand Claire tue Calédu. Dans cette situation, Claire prend le contrôle de sa vie, et la mort de son agresseur est un acte de résistance contre un système abusif. Cependant, dans *Colère*, Louis Normil agit avant que Rose puisse prendre le contrôle. On n'a pas la chance de voir comment elle aurait pu réagir.

Vieux-Chauvet examine la relation compliquée entre une victime et son agresseur avec les personnages de Rose dans *Colère* et Claire dans *Amour*. Rose est piégée entre ces contradictions aussi, mais elle ne peut pas les équilibrer ou les survivre comme Claire.

Walcott-Hackshaw explique, « the perverse pleasure that she takes in her encounters with the gorilla, the belief that she is superior to the gorilla and in control of his desire, the belief in her complicity, all undermine any possibility of ontological security, » (Walcott-Hackshaw 50). Elle perd son identité sous ces contradictions; elle ne peut pas se réconcilier si elle est une martyre qui sauve sa famille, un sacrifice pour les péchés de ces ancêtres, ou une femme déchue qui soumet au gorille. Enfin, sa mort suit rapidement la mort du gorille, elle n'a pas la capacité de se définir et alors de vivre après les paradoxes qu'il lui donne.

De plusieurs façons, Claire reflète Rose, et leurs histoires individuelles suivent une trajectoire similaire. Claire déteste Calédu, et sa haine augmente durant le roman, puisqu'il continue à perpétrer des atrocités contre ses amies et sa communauté. En même temps, il la fascine, et Vieux-Chauvet déforme les conceptualisations contradictoires de la terreur et du désir (Walcott-Hackshaw 49). Le désir mêle dans les mécanismes de pouvoir qui envahissent le roman. Claire essaie de comprendre ces rapports en même temps qu'elle souffre du fait de Calédu. Son corps devient le site où ces contradictions qui contrôlent sa vie se passent, et elle doit être aux prises avec elles pour se réaliser. Finalement, la lutte pour le contrôle de son corps est la chose qui lui permet d'agir, et combattre la violence de Calédu.

Malgré la souffrance des personnages féminins à cause de la violence masculine qui soutient les systèmes hégémoniques visibles en Haïti à l'époque, Vieux-Chauvet n'arrête pas à seulement la décrire. Elle démontre comment cette violence détruit les femmes, mais en même temps elle décrit et souligne la manière dont les femmes résistent à cette hégémonie. En développant la complexité de ses personnages féminins, elle montre comment cette résistance peut manifester différemment dans chaque cas individuel, et on peut considérer une multitude d'actions comme la résistance. Elle écrit sur la violence et la colère féminine, mais aussi les

résistances plus petites, où les femmes marginalisées font tout ce qu'elles peuvent pour combattre le monde violent et patriarcal où elles vivent.

Amour déborde de violence, mais l'histoire s'intensifie jusqu'à la mort de Calédu. Claire continue à se fâcher, mais elle est piégée dans sa vie chez elle comme gardienne de ses sœurs. On voit l'effet de la violence continue quand Claire est toute seule:

Il y a quelque part, dans le ciel, une ronde d'étoiles. Je ne peux pas dormir. Comme la vie de la nuit est intense et mystérieuse! Elle ressemble à ma vie intérieure. Quelques étoiles jouent à cache-cache, je les vois courir et se poursuivre dans un coin du ciel. Un point lumineux sous les arbres de la rue éveille ma curiosité. Quelqu'un est encore là qui se promène seul en fumant. Je reconnais la silhouette de Calédu. Lui non plus ne peut pas dormir. J'ai envie de courir jusqu'à lui pour lui enfoncer mes ongles dans les yeux et le traîner, aveugle, sanglant, le long de la grand-rue. (Vieux-Chauvet 192-193)

Vieux-Chauvet casse le récit linéaire pour inclure ses scènes où elle insinue la folie; il n'y a pas de transition entre le jour et la nuit quand Claire ressent ces émotions. Ce passage montre l'incapacité pour Claire à tolérer les exigences contradictoires du patriarcat qui causent sa folie (Lee-Keller 1303). Les hommes dans sa vie la réduisent au silence, mais Vieux-Chauvet montre que ce silence lui permet de monter la violence et la renverser contre ses oppresseurs. De plus, elle présage le meurtre de Calédu, mais elle présente Claire comme si elle était piégée et on ne peut pas être certain qu'elle va vraiment le tuer. Alors, le moment où elle le fait bouleverse son existence marginalisée et elle ne peut pas changer sa situation à cause du pouvoir oppressif.

Claire est toujours entourée par la violence de l'État, et elle la gère toute seule. Durant le texte, on voit sa haine croissante pour Calédu, et Vieux-Chauvet n'évite pas à représenter la colère féminine. Quand Claire danse avec Calédu à la fête, elle pense, « Ses mains semblaient

posséder une force si prodigieuse qu'à leur contact je sentais mon corps entier serré dans un étau. Je voulus me libérer, il resserra son étreinte. Nos deux corps étroitement liés brûlaient de haine, » (Vieux-Chauvet 72-73). Cependant, Claire ne peut pas toujours s'adresser aux gens qui sont responsables de sa souffrance. Sa haine contre Calédu s'assemble avec son envie d'être mère, alors sa colère devient mal dirigée contre sa sœur Félicia, qui a un fils et un mari, Jean Luze, avec qui Claire est entichée (Vieux-Chauvet 78).

Enfin, elle tue Calédu parce qu'il court dans sa maison par hasard quand il est en train d'échapper à la foule. Claire n'a pas encore décidé si elle tuera Félicia ou elle-même quand elle tue Calédu. Vieux-Chauvet montre que la violence systémique contre les marginalisé·es engendre de la violence. La mort de Calédu fonctionne comme un acte de résistance contre le gouvernement et le patriarcat qui forcent Claire à avoir un rôle secondaire dans la société. En même temps que l'auteur renverse la direction de la violence dans un acte de libération pour Claire, elle laisse la fin d'*Amour* dans l'ambiguïté. On ne sait pas si Claire peut vraiment échapper à la réalité de sa situation; il est possible que cet acte de violence soit se venger avec plus de violence contre Claire. Vieux-Chauvet ne dit pas directement si cette libération que Claire cherche est possible dans sa situation.

Ironiquement, la violence de Calédu contre les femmes de la classe de Claire devient le catalyseur qui la pousse finalement à faire un acte de la violence à la fin d'*Amour*. Durant l'histoire, Claire lutte contre la répression, et elle essaie de trouver un débouché pour sa colère envers l'État, la société bourgeoise, et la colonisation. Elle envisage d'être violente contre elle-même et sa sœur qui a la vie qu'elle veut, mais finalement elle tue Calédu avec le poignard que son beau-frère, Jean-Luze lui a donné; « Avec une force extraordinaire je lui plonge le poignard dans le dos une fois, deux fois, trois fois. Le sang gicle. Il se retourne en agrippant la

porte et me regarde. Va-t-il mourir ici, sous mon propre toit? » (Vieux-Chauvet 218). Cette scène est une libération pour Claire, qui renverse la violence contre le coupable, et elle échappe finalement de sa répression qui l'empêchait d'échapper d'un rôle submissive et terrorisé, et de se réaliser. Vieux-Chauvet utilise le langage viscéral pour évoquer cette libération personnelle que Claire cherche durant le texte. Cet acte souligne la fausseté dans le système patriarcal qui prône le contrôle avec la violence, et met en question la construction sociale de la criminalité.

La marginalisation de Claire crée la nécessité de la violence afin de se libérer. Pendant toute sa vie, son identité a été réprimée par sa famille et la société. Elle a essuyé l'abus de son père, le colorisme de sa communauté bourgeoise, et la violence du nouveau gouvernement. Même sa communauté ne reconnaît pas son individualité, ils disent; « Sa réserve est peut-être le résultat d'une éducation trop rigide, laissa-t-elle tomber alors... Et il y a autre chose, plaça le docteur Audier. Les complexes par exemple, » (Vieux-Chauvet 115). Les autres gens dans sa vie refusent continuellement de lui permettre de parler pour elle-même; ils déclarent qu'elle a des complexes, mais ils ne reconnaissent pas qu'ils les causent. Claire n'a pas la chance de s'exprimer avec ses sœurs, les amis de sa famille, donc tous ses pensés existent dans l'espace privé, où elle ne peut pas bien les parler. Le roman s'appuie sur l'incapacité pour Claire de s'exprimer, jusqu'à ce qu'elle craque à la fin, et reflète la violence qu'elle vit. Selon Fanon, « Il ne suffit pas de rejoindre le peuple dans ce passé où il n'est plus mais dans ce mouvement basculé qu'il vient d'ébaucher et à partir duquel subitement tout va être mis en question. C'est dans ce lieu de déséquilibre occulte où se teint le peuple, » (Fanon 169). Claire passe le récit du roman en essayant d'échapper à l'oppression familiale et sociale, et Vieux-Chauvet lui met dans ce « lieu de déséquilibre occulte » où elle ne peut pas être oubliée ou laissée dehors l'histoire de la résistance haïtienne.

Rose est une allégorie pour la loa Erzulie, une déesse associée dans le vodou avec la féminité, la fertilité, l'amour, la beauté, et les fleurs, entre autres choses (Boisvert 28).

L'évocation d'Erzulie dans les personnages féminins est commune dans la littérature haïtienne (Dayan 19). Vieux-Chauvet suggère que cette comparaison souligne les liens entre Rose et la construction sociale de la virginité que Rose ne peut pas relâcher quand elle est violée par le gorille. De plus, elle incarne encore la manière dont le gorille la déifie; d'une certaine façon, le gorille pense qu'il couche avec une déesse. Cependant, elle va plus loin; elle questionne comment l'image se constitue (Dayan 25). Elle souligne encore que Rose a la capacité de se définir, même quand elle se soumet à la violence.

Le quatorzième chapitre de *Colère* décrit le viol de Rose de sa perspective. Dans ces scènes violentes, Rose quitte son corps alors que le gorille la viole. Elle regarde son corps quand il la touche: « De longues minutes, il resta ainsi à me contempler et je vis son horrible main s'approcher de mon corps et le toucher légèrement avec une intolérable et malsaine curiosité, » (Vieux-Chauvet 324). D'un côté, en voyant la violation de son corps, Rose participe dans le spectacle de sa torture, qui intensifie sa peine (Jean-Charles 11), mais à l'autre côté, Vieux-Chauvet subvertit l'idée du regard masculin dans un moment de violence intime. Elle remplace le regard du gorille ou du patriarcat qui voient Rose comme un objet ou une martyre qui souffrit tragiquement mais nécessairement pour le bienfait de tous. Elle ne décrit jamais le visage du gorille; en effet, il n'a pas un visage, alors il ne possède pas un regard. Vieux-Chauvet donne la perspective à Rose, et elle retire la perspective hégémonique. En positionnant le lecteur dans le regard de Rose en opposition avec le regard masculin, elle confère l'importance à l'expérience de la victime, la survivante de la violence.

Dans les trois histoires dans *Amour, Colère et Folie*, Vieux-Chauvet laisse le sort des personnages féminins principaux dans l'ambiguïté. On n'apprend pas ce qui se passe pour Claire et Cécile, et la cause de la mort de Rose n'est pas claire. Vieux-Chauvet ne donne pas au lecteur une réponse définitive à la question de la libération féminine dans les conditions d'oppression. Claire tue Calédu, mais on ne sait pas si elle affrontera les conséquences du meurtre du commandant. Similairement, parce que *Folie* est racontée de la perspective de René, on ne voit pas la trajectoire de Cécile. De plus, René n'est pas un narrateur fiable, alors on ne peut pas être certain que les événements qu'il voit soient réels. Dans le cas de Rose, Vieux-Chauvet donne une fin de l'histoire plus définitive. Rose morte, sa vie finit l'histoire, et Vieux-Chauvet ne dit pas si Paul réussit à quitter Haïti, et trouve la vie pour laquelle Rose s'est sacrifiée. Cette fin du récit souligne la signification de Rose comme actrice. L'existence des personnages féminins contrôle l'histoire du roman, alors dans chaque partie, Vieux-Chauvet finit avec l'action des femmes, où elles prennent le contrôle de leurs vies et du récit. Cette action est renforcée par le système violent que Vieux-Chauvet montre durant le roman, mais en même temps elle change le rôle de la violence pour démontrer l'effet sur les femmes.

Le silence fonctionne sur plusieurs niveaux. Il peut effacer, ou on peut être réduit au silence. Les portraits choquants de la violence contre les femmes dans le roman accentuent la souffrance des femmes à cause de la dictature. Vieux-Chauvet représente que les femmes sont à l'avant-garde de l'oppression violente des politiques Duvalieristes et l'héritage de l'Occupation Américaine, mais souvent leurs histoires sont réduites au silence. Ce silence contribue à la marginalisation qui essaie d'effacer la capacité des femmes de participer dans la société et la politique librement. En utilisant les scènes violentes dans le roman, Vieux-Chauvet souligne qu'il existe plusieurs d'histoires de cette souffrance qui ne sont pas dites parce qu'elles n'ont pas

survécu la violence du régime. Mais aussi le silence peut permettre la résistance — on peut l'utiliser d'échapper, de combattre, d'organiser, etc. Les femmes sont reléguées aux certains espaces, au silence, mais elles utilisent ce silence. Durant le roman, il permet aux personnages féminins de se réaliser elles-mêmes, et résister à la violence du patriarcat.

Dans son analyse des œuvres de Marie Vieux-Chauvet et Anne-christine d'Adesky, Myriam Chancy explique que, « the imagination in both novels serves as the outlet for regeneration rather than desperation, » (Chancy 145). On voit l'utilisation de l'imagination dans chaque partie du roman, et comment les personnages féminins trouvent le contrôle dans l'espace imaginaire, quand elles n'ont pas le contrôle à l'extérieur de leurs vies. L'imagination représente le seul espace où les femmes dans le roman peuvent ressentir sans l'influence ou la marginalisation des hommes ou la société. Dans cet espace, elles trouvent la capacité de résister au pouvoir hégémonique ou d'échapper la réalité brutale de leurs vies, et trouvent le réconfort. En effet, Vieux-Chauvet transforme l'espace imaginaire ou mental dans un espace féminin, et elle le présente comme le seul espace vraiment féminin qui est disponible aux personnages féminins dans le roman.

Théoricien postcolonial Homi K. Bhabha développe plus la théorie de Fanon. Il ajoute que dans le binaire de la lutte entre le colonisateur et le colonisé·e, il existe un troisième espace, qui est à l'intérieur et à l'extérieur. Cet espace est un témoignage au passé qui casse le discours binaire de l'opresseur et l'opprimé·e, un moyen de témoigner aux circonstances ineffables (Bhabha 54-55). Il est dans cet espace que Vieux-Chauvet fonctionne dans son écriture. *Amour, Colère et Folie* traite les discours de pouvoir et ajoute un autre possibilité, qui est renforcée par l'émergence des femmes dans les espaces politiques et littéraires à cette époque. Vieux-Chauvet réussit à centrer cette troisième espace dans le discours de son roman.

Pour bien comprendre comment fonctionne le silence dans le roman, il faut appuyer sur le cadre théorique de Myriam Chancy. Dans son livre, *Framing Silence: Revolutionary Novels by Haitian Women*, elle développe la théorie d'une « *culture-lacune*, » une idée qu'elle utilise pour analyser plusieurs œuvres des écrivaines haïtiennes. Elle décrit comment on ressent l'absence dans la forme de la marginalisation, mais cette marginalisation crée une culture féminine qui se définit par son silence. Elle écrit, « I am implying that *lacune* can be read into the texts as a space of “nothingness” that is transformed and affirmed through the politics of representation revealed in each, » et les femmes haïtiennes représentent l'absence qui complète le tout. Alors les visions diverses des écrivaines haïtiennes décrivent une culture à l'intérieur d'une culture, qui adopte sa réduction au silence mais en même temps elle la conteste. Essentiellement, elle décrit la *culture-lacune* comme, « a theory that positions the margin as its own center and, paradoxically, as a tool not only for subversion but also for self-expression, » (Chancy 17). Chancy ne discute pas d'*Amour, Colère et Folie* dans son étude, mais cette lecture de la littérature féminine haïtienne s'applique à ces romans, et à la manière dont Vieux-Chauvet représente le lien entre la femme littéraire et la violence qu'elle décrit. Cette théorie formule mon analyse du roman, et comment Vieux-Chauvet construit le silence comme un résultat également qu'une subversion de la violence.

L'idée d'une *culture-lacune* distingue deux formes du silence qui sont importantes dans les expériences des femmes dans *Amour, Colère et Folie*. Les femmes sont réduites au silence par les systèmes à l'extérieur; un silence imposé dans un effort de les opprimer. Ce silence fonctionne de plusieurs manières dans les vies des personnages féminins dans le roman, mais aussi il reflète la culture et la société où Vieux-Chauvet vit. Mais la *culture-lacune* permet aux femmes de retenir et d'utiliser le silence. En prenant cet espace silencieux et marginalisé, elles centrent la

marge où elles sont permis d'exister. Dans ce silence, elles peuvent trouver l'échappatoire ou la libération, et il est un espace où elles peuvent commencer le processus de se réaliser. Chancy même dit que les femmes dans les œuvres de Vieux-Chauvet sont la conscience muette et réprimée de la société (Chancy 144). Dans le cas de Claire, cet espace silencieux lui amène à la violence et la sortie de sa vie réprimée. Pour Rose, le silence lui donne la capacité de résister la violence du gorille quand il la viole, même si elle ne peut rien faire dans la réalité.

Quand Rose quitte son corps, elle entre dans l'espace imaginaire pour survivre la violence physique et psychologique que le gorille commet: « Ses horribles mains sur mon corps! Dans mon corps, fouillant ma chair sans vergogne. Que m'importe! Je suis morte. C'est risible de le voir râler sur une morte, » (Vieux-Chauvet 326). Quand Rose déclare qu'elle est morte, on voit la desperation de sa situation. Dans cette acceptation prématurée de sa mort, « [Vieux-Chauvet] lays bare the psychological undoing of women who are surrounded by and subject to violence and frames it from a female perspective, showing how their experiences are met with silence, » (Jean-Charles 16). Son seul échappatoire est la mort, alors Vieux-Chauvet dit qu'il n'y a pas une réparation de cette violence; personne ne peut sauver Rose — ni Paul, ni son père, ni elle-même. Le viol la détruit totalement, il n'y a nulle part pour elle d'aller après. Elle perd la sécurité de sa maison et la protection de sa famille.

Avec la mort de Rose, Vieux-Chauvet critique la culture de silence qui encercle le viol. Rose est abandonnée par sa famille — son père lui donne au gorille, Paul décide qu'elle est une pute, et Claude refuse de la toucher. Même sa mère, qui frôle plus de lui comprendre, ne fait que boire au lieu de l'aider. Le silence extérieur que Rose trouve quand elle est violée contribue à sa mort. Il n'existe pas un système pour la soutenir, même dans les gens qu'elle se sacrifie pour sauver. En effet, « *Amour, Colère et Folie...* politicizes rape by drawing our attention to the

deafening silence surrounding rape while it simultaneously thwarts efforts to maintain such silence, » (Jean-Charles 16). Elle assure que le lecteur comprend le viol de la perspective de la victime, pas la manière dont il affecte les autres, particulièrement les hommes. En décrivant le viol dans la langue vicérale et inquiétante, elle ne permet pas au lecteur de se tenir à distance de cette forme de violence qui est normalement réduite au silence.

À la fin de *Folie*, Cécile et sa femme de ménage sont relâchées de la prison, quand les poètes sont condamnés à la peine de mort. Vieux-Chauvet critique l'exécution extrajudiciaire, mais aussi elle souligne les expériences féminines, et elle critique le silence imposé sur la violence genrée. Le commandant leur dit, « Oublie ce que tu as vu, entendu ou vécu en prison si tu ne veux pas que je t'arrache la langue, » (Vieux-Chauvet 491). Elles sont obligées de cacher la violence qu'elles ont vécu en prison, et il n'existe pas un système pour les aider. Le commandant les réduit au silence ouvertement, alors la violence de prison sera perdue, et aussi la mémoire des poètes qui meurent là. Vieux-Chauvet critique la manière dont les expériences féminines sont perdues à cause du silence forcé, et en écrivant le roman *Amour, Colère et Folie*, elle souligne ses histoires perdues.

Dans chaque partie du roman, le personnage principal féminin discute explicitement la mort comme un résultat de la violence dans l'histoire. Dans son rêve, Claire dit « Morte et vivant ma mort... » (Vieux-Chauvet 171). Rose se décrit plusieurs fois comme morte dans *Colère*, et Cécile répète, « Je ne pourrai pas vivre avec de tels souvenirs... Je ne veux plus vivre, » (Vieux-Chauvet 484). Vieux-Chauvet révèle que la violence systémique est réductionniste, elle ne crée rien et détruit les victimes. Avec ce lien durant le roman, elle montre le prix de la violence en utilisant les histoires individuelles, alors on est obligé de considérer l'effet personnel. Vieux-Chauvet présente deux réalités dans ce cas : on continue à vivre, mais on est changé

fondamentalement, on ne peut pas revenir à la vie avant la violence, ou dans le contexte plus large, la vie avant la dictature. Ou, on ne continue pas, il n'est pas toujours possible de vivre après la violence, et Vieux-Chauvet souligne toutes les choses perdus à cause de la dictature.

Vieux-Chauvet montre qu'il est cette réduction au silence de Claire qui lui permet de tuer Calédu, quand il a la chance d'échapper aux autres qui le chassent. Elle est oubliée jusqu'à ce qu'elle arrive à la possibilité de commettre la violence elle-même. Vieux-Chauvet souligne que cette trajectoire n'est pas claire; elle ne peut pas décider si elle va tuer sa sœur Félicité, elle-même, ou Calédu. Mais enfin, elle quitte cet espace intermédiaire et décide d'agir. L'aboutissement de la peur et le silence avec qui Claire vit finit avec un acte violent qu'elle commet, quand elle tue Calédu. D'un côté, elle résiste au pouvoir et le règne de terreur de Calédu, mais aussi elle casse le silence que la société place sur elle. Théoricienne Françoise Lionnet discute le rôle de la meurtre littéraire; « Characters who come to feel that they are being denied the most elementary form of recognition and visibility; they are thus driven to murder as a result of the 'inexpressibility' and cultural invisibility of their pain and dehumanization, » (Lionnet 110). Claire renverse la violence qu'elle connaît durant sa vie, et alors elle renverse la hiérarchie de pouvoir que les hommes essaient de maintenir. Si elle est forcément réduite au silence avant ce moment, elle détruit la source de son oppression personnelle, et elle refuse d'être encore silencieuse. Mais en même temps, il est dans ce silence qu'elle trouve la capacité de se libérer enfin.

Parce que Claire est réduite au silence tout le temps par les autres, Vieux-Chauvet souligne les scènes où Claire est toute seule, où elle l'intègre. On voit sa frustration avec sa vie, sa répression sexuelle, sa peur de Calédu, son manque d'un enfant, mais il est dans ce même espace qu'elle trouve la capacité d'agir. Elle est toujours négligée par les autres — sa famille,

Calédu, et les membres de sa classe sociale. Cependant, il est cette négligence qui lui permet de libérer elle-même et la ville à la fin; personne ne pense qu'elle a la capacité d'agir, même Calédu, qui l'embête durant *Amour*. Pour la majorité du roman, elle existe dans cet espace intermédiaire, un espace de témoignage, ou (Bhabha 55), où elle peut comprendre et se rappeler les atrocités qui définissent sa vie. Il est d'autant plus un témoignage parce qu'elle écrit ses réflexions dans son journal, où Vieux-Chauvet fait référence aux modes d'écriture accessibles premièrement par les écrivaines. Elle suggère que Claire est encore opprimée avant qu'elle ait la capacité d'agir contre le système hégémonique, mais dans ce troisième espace elle existe dehors le binaire de l'opresseur et la victime décrit par Fanon, et il est cet espace qui lui permet d'atteindre une libération personnelle qu'elle peut transformer en une libération concrète.

Dans les scènes du viol, Rose est forcément réduite au silence, un symptôme répandu de la violence sexuelle. Cependant, Vieux-Chauvet le reformule à un acte de la résistance contre la violence et le contrôle du gorille. Pendant qu'il la blesse, elle pense, « Que m'importe! Il n'y a de déshonneur que dans le plaisir partagé et il a couché avec une morte. Avec une morte et il l'ignore. C'est ma vengeance, » (Vieux-Chauvet 325). Elle retraits du monde physique pour échapper à la brutalité que son corps ressent. Cette résistance est petite, mais elle représente la seule chose que Rose peut faire. Vieux-Chauvet ne la dépeint pas comme une martyre, mais comme l'héroïne courageuse qui se sacrifie pour sauver sa famille. Dans les scènes du viol, on voit que Rose continue à lutter pour sa famille et sa survie durant tout le mois qu'elle doit visiter au gorille, même si les manières dont elle peut résister sont minimes.

L'espace imaginaire dont Claire et Rose occupent, ou l'espace de témoignage selon Bhabha, peut être imaginé comme l'endroit où elles reculent quand il n'y en a nulle part. Dans ses rêveries, comme l'une qui est discutée ci-dessus, Claire peut imaginer l'action qui semble

impossible dans la vie réelle. Il est cet espace qui lui permet d'agir, et Chancy décrit, « the suggestion of the possibility of revolution emanating from within, that is, from the realm of the subconscious, from the realm of dreams—dreams that, when acted upon in the name of a greater good, serve to empower women collectively, and ultimately, the entire culture itself, » (Chancy 144). Avec cette perspective, on peut regarder la meurtre de Calédu comme un acte révolutionnaire, même si Claire reste dans un système violent en se libérant. Il est libérateur parce qu'elle utilise les outils du patriarcat et du gouvernement contre eux-mêmes, alors elle vit encore dans un système violent, mais elle l'utilise pour sa propre raison, donc elle détruit le pouvoir de ces systèmes. Ce processus ajoute à l'ambiguïté de la fin d'*Amour* ; Claire est incapable d'échapper vraiment du système violent où elle vit, mais elle peut l'utiliser, et en le faisant elle vient de la marge d'hybridité (Bhabha 296). Même si on ne sait pas si elle va payer les conséquences de cette action, on sait qu'elle essaie, et l'essaie est libérateur. Cependant, Vieux-Chauvet ne donne pas une réponse à la question de si une femme est permis d'être violente dans le patriarcat.

Avec ses personnages féminins, Marie Vieux-Chauvet montre que la violence du système et l'oppression genrée ne réussit pas à effacer leur besoin de la reconnaissance et leur capacité d'agir. On ne peut pas dire simplement qu'elle souligne le traitement violent des femmes dans le régime de Duvalier; elle démontre comment il se coupe avec l'oppression à cause de la multitude des espaces occupés par les femmes. Vieux-Chauvet décrit la violence sur plusieurs niveaux ; elle montre comment le système d'un gouvernement oppressif et le patriarcat utilisent la violence pour renforcer l'inégalité genrée, et la manière dont cette forme de violence détruit les femmes. De plus, en écrivant ses histoires, elle refuse de leur permettre de disparaître — elle raconte une partie des histoires perdues à cause de la dictature. Aussi, elle utilise une autre forme de violence

pour déconstruire le système hégémonique et montre une forme de libération dans un régime oppressif. Croisé dans cette dichotomie, elle présente le silence réductif qui est imposé par le pouvoir hégémonique et aussi le silence qui les subvertit. Enfin, elle refuse la perte des histoires féminines, et elle ne permet pas au lecteur d'ignorer la réalité d'être femme dans un monde violent qui essaie continuellement d'effacer et marginaliser les expériences féminines.

Je me souviens souvent des mots d'un de mes profs, qui a demandé un jour en classe si on est obligé de parler, ou s'il est assez efficace de rester en silence. J'ai considéré cette question chaque jour que je me suis assise pour écrire cette thèse. Mes ami·e·s m'ont demandé plusieurs fois, pourquoi est-ce que tu écris sur un sujet qui te cause de la peine? Durant les années à l'université, j'ai souvent décidé que je préfère le silence ; je ne suis pas obligée de partager une partie de moi-même qui est personnelle, qui a peur, qui est cassée. Mais j'ai trouvé aussi qu'il existe un confort dans les mots d'autres femmes. En lisant les mots de Marie Vieux-Chauvet, et aussi de Calixthe Beyala, Edwidge Danticat, et Dolly Alderton, j'ai trouvé une forme de la guérison dans simplement le sentiment d'être vu, le sentiment qu'il y a d'autres personnes qui ressentent les mêmes sentiments que moi, que personne n'est pas seule. Ces écrivaines me serrent, et sans leurs mots, je ne saurais pas comment vivre avec la peine que je porte.

Bibliographie

- Bhabha, Homi K. *The Location of Culture*. Routledge, 1994.
- Boisvert, Jayne R. “Erzulie, the Divine Paradox: as Rose in Chauvet’s ‘Colère’ and as Noémie in Ollivier’s ‘Mère-Solitude.’” *Journal of Haitian Studies*, vol. 8, no. 1, 2002, pp. 27-38.
- Chancy, Myriam J. A. *Framing Silence: Revolutionary Novels by Haitian Women*. Rutgers University Press, 1997.
- Charles, Carolle. “Gender and Politics in Contemporary Haiti.” *The Haiti Reader: History, Culture, Politics*. Édité par Laurent Dubois, Kaiama L. Glover, Nadève Ménard, Millery Polyné, et Chantalle F. Verna, Duke University Press, 2020, pp. 386-388.
- Dayan, Joan. “Erzulie: A Women’s History of Haiti.” *Research in African Literatures*, vol. 25, no. 2, July 1994, pp. 5–31.
- Dubois, Laurent. *Haiti: The Aftershocks of History*. Metropolitan Books, 2012.
- Fanon, Frantz. *Les damnés de la terre*. Librairie François Maspero, 1961.
- Hurbon, Laënnec. « La Révolution Haïtienne: Une Avancée Postcoloniale. » *Rue Descartes*, no. 58, Nov. 2007, pp. 56–65.
- Jean-Charles, Régine. “They Never Call It Rape: Critical Reception and Representation of Sexual Violence in Marie Vieux-Chauvet’s ‘Amour, Colère et Folie.’” *Journal of Haitian Studies*, vol. 12, no. 2, 2006, pp. 4–21.
- Lee-Keller, Hellen. “Madness and the *Mulâtre-Aristocrate*: Haiti, Decolonization, and Women in Marie Chauvet’s *Amour*.” *Callaloo*, vol. 32, no. 4, 2009, pp. 1293-1311.
- Lionnet, Françoise. *Postcolonial Representations: Women, Literature, Identity*. Cornell University Press, 1995.
- Rinne, Suzanne et Vitiello, Joëlle. *Elles Écrivent des Antilles (Haïti, Guadeloupe, Martinique)*. L’Harmattan, 1997.

Scharfman, Ronnie. "Theorizing Terror: The Discourse of Violence in Marie Chauvet's *Amour Colère Folie*." *Postcolonial Subjects: Francophone Women Writers*. Édité par Mary Jean Green, Karen Gould, Micheline Rice-Maximin, Keith L. Walker, et Jack A. Yeager, University of Minnesota Press, 1996, pp. 229-245.

Vieux-Chauvet, Marie. *Amour, Colère et Folie*. Zulma, 2015.

Walcott-Hackshaw, Elizabeth. "My Love Is Like a Rose: Terror, Territoire, and the Poetics of Marie Chauvet." *Small Axe*, vol. 9, no. 2, Oct. 2005, pp. 40–51.